

07 OCT. 1983

La caméra-pinceau de Lam-Le

De l'Indochine au Vietnam, vingt années sont passées qui ont balayé les rêves des colons et essuyé toutes sortes de guerres. Des marais boueux de jadis, où s'enlisaient les missionnaires essoufflés et les militaires désenchantés, jusqu'aux terres de la pénible reconstruction, c'est toute l'histoire d'un peuple à la recherche perpétuelle de son identité que l'on peut lire. Une histoire double, triple, quadruple ; une histoire à cent visages que le cinéaste vietnamien Lam-Le s'est évertué à nous restituer sous la forme d'un film.

Mission impossible : Lam-Le, d'évidence, a trop à dire — et de trop de façons — pour se contenter de tracer en images la charpente d'un scénario traditionnel. D'où un résultat hybride : « Poussière d'empire », récit éclaté, désordonné, bancal, hésitant, ne ressemble à rien de connu.

Tout à la fois chronique historique, conte populaire et analyse de l'exil, ce film voudrait mêler en un même hymne les destinées collectives et les

cheminements individuels. Parce qu'il est poète et non pas historien, c'est par le regard qu'il porte sur l'individu isolé et non sur l'héroïsme de son peuple que Lam-Le parvient à nous séduire. Parce que là, il réussit à tout nous dire en une seule image presque muette : le Vietnam éternel et millénaire, solide comme cette pierre d'attente, qui symbolise dans les récits de l'Antiquité la patience de l'épouse séparée de son mari.

Toute cette seconde partie nous touche parce qu'elle décolle du simple exercice cinématographique et que, justement, « Poussière d'empire » n'est pas un film à proprement parler. Lam-Le le reconnaît d'ailleurs lui-même, qui préfère parler de musique, de religion, de peinture (du côté de chez Tapiès et Zao-Wou-Ki) pour décrire son travail. Vu sous cet angle, c'est fort intéressant. Reste à savoir si un écran de cinéma est fait pour accueillir des caméras-pinceaux.

F.G.

* « Poussière d'empire », de Lam-Le. Avec Dominique Sanda et Jean-François Stévenin.